

Comment couvrir les arts en Ontario français? Avec le pantalon de Dagobert!

Stéphane Gauthier

Numéro 125, hiver 2004–2005

Le jardin d'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauthier, S. (2004). Comment couvrir les arts en Ontario français? Avec le pantalon de Dagobert! *Liaison*, (125), 17–18.

Comment couvrir les arts en Ontario français ?

AVEC LE PANTALON DE DAGOBERT !

Stéphane GAUTHIER

La rédaction de *Liaison* a demandé à Stéphane Gauthier de nous décrire son travail de reporter culturel.

C'ÉTAIT LA VEILLE DU 1^{er} GALA de la chanson et de la musique franco-ontariennes. J'étais en ondes depuis quelques mois à CBON, la radio de Radio-Canada dans le nord de l'Ontario et j'avais été dépêché de Sudbury à Ottawa, à titre de reporter culturel, pour couvrir l'événement naissant et alimenter nos quatre stations radiophoniques de la province. Arrivé à Radio-Canada au Château Laurier (CBOF), la question est tombée comme un pantalon trop grand :

– Aimes-tu *vraiment* la chanson franco-ontarienne ?

L'étonnement contenu dans le *vraiment* dénotait chez ma collègue, à la fois de l'incrédulité, de la curiosité et de la sincérité. Elle ne croyait pas que quelqu'un (à Radio-Canada ? en Ontario ?) pouvait *in his right mind* s'intéresser à la chanson franco-ontarienne comme sujet. Éberlué par la question, j'ai bredouillé quelque chose du genre : « C'est inégal, je n'aime pas tout, mais c'est important et si je n'en parle pas, qui va le faire ? »

Sur le coup, j'ai lamentablement échoué à défendre ma position en la réduisant à l'idée du devoir. Il y avait plus que ça. Et c'est ce *plus*, abstrait mais essentiel, qu'il faut clarifier aujourd'hui.

Je commencerais par le souvenir de ce professeur qui, au contact de la littérature franco-ontarienne balbutiante des années 70, avouait ne plus savoir, malgré ses deux doctorats (littérature et linguistique), ce qu'était la littérature¹. Laure Hesbois a enseigné la littérature pendant plus de vingt ans à l'Université Laurentienne et s'est frottée à la différence. Et même si elle ne s'identifiait pas aux cris des jeunes poètes à qui elle enseignait et dont elle corrigeait les textes, elle avait eu la curiosité de se pencher sur ce qui lui échappait, cette part de mystère et de vivant qui pousse même les plus démunis culturellement à se raconter. Elle n'offrait ni pitié ni clémence, seulement la dignité d'un regard franc et lucide sur la création, sur ses formes (parfois échevelées), sans jamais perdre de vue son milieu de production et les conditions socio-politiques de son développement.

Dans mon métier, j'ai fait de cette attitude d'ouverture une manière de voir et de chercher. C'est une disponibilité devant l'œuvre qui vaut tant pour les arts populaires que les genres canoniques. Et elle pourrait bien se résumer à un point de vue philosophique de rien du tout et pas tout à fait récent : rien de ce qui est humain ne m'est étranger. C'est ainsi que j'ai aimé faire parler Denise Dufour de Moonbeam, dans l'intimité de son atelier, de ses courtepintes qui ont délaissé les motifs traditionnels pour des créations plus audacieuses, comme la représentation d'une coupe à blanc. Ou encore, que je me suis avancé vers la dissonance des compositions de musique actuelle de Robert Lemay pour la faire entendre.

Si je parle, par exemple, du phénomène de Star Renaissance à Timmins hors contexte, ça devient une pâle copie de Star Académie. Mais dans son contexte, le concours de chansons, qui a attiré en moyenne 500 personnes toutes les 2 semaines l'an dernier, dans un gymnase d'école secondaire, est d'abord et avant tout un puissant instrument de fierté française et d'initiation (toute pop soit-elle) à l'expression. À l'autre bout du spectre, j'estime tout aussi important de jeter le pont de la vulgari-

sation entre les auditeurs et le discours savant des colloques universitaires sur la littérature franco-ontarienne (colloques sur la littérature franco-ontarienne à Hearst, celui sur Dulpé à Guelph et prochainement à Sudbury un colloque sur Fernand Dorais). Ratisser large est nécessaire pour mettre de la cohérence dans l'ensemble de nos représentations collectives.

La fragile liberté de blâmer

Depuis une quinzaine d'années, j'ai le privilège d'assister à une formidable poussée d'œuvres, là où on en attendait pas tant, d'être témoin de leur reconnaissance grandissante (prix à l'appui) et de la structuration tranquille des arts en Ontario français (Réseau Ontario, L'Échangeur, salles de théâtre, salons du livre, colloques sur la littérature...).



Mais ai-je la liberté de dire ce que j'en pense *vraiment* ? Et jusqu'où puis-je contribuer à cette structuration ? Prenons d'abord la première question. Quand on parle de littérature, de chanson, de théâtre ou d'arts visuels presque quotidiennement, il y a des risques. Celui de se tromper, d'aller trop vite. Mais le pire risque est celui des quatre vérités. Je dis quatre vérités, mais en vérité souvent on en dit une seule, parfois deux, rarement trois. Le rôle de la critique est de trouver la mesure constructive. Va pour le principe, mais dans un milieu minoritaire, où presque tout le monde finit par se connaître, l'étau de la crainte de blesser se resserre vite.

Je me souviens qu'à la parution de *Fleurs d'hiver* de Maurice Henrie, le tiers du recueil m'avait agacé. L'ayant relu, j'ai pris soin de dire à quel point j'admirais l'œuvre du boucher de la conscience, mais, à la fin, j'ai conclu mon compte rendu en disant que l'essayiste avait été bavard. Longtemps, je me suis inquiété de la réaction de l'auteur. À notre première rencontre, ni lui ni moi n'en avons parlé et c'est presque dommage.

J'ai pu trouver, par contre, le ton qui me convenait pour commenter les productions du Théâtre du Nouvel-Ontario. Avec *Du pépin à la fissure*, portée aux nues dès sa première représentation, suivie des *Contes sudburois*, la barre a toujours été haute pour la suite. Mais je faisais assez confiance au directeur artistique André Perrier pour exprimer librement mes réserves sur le flou artistique de *Violette sur la Terre*, le moralisme facile de la fin de *Sabel* ou le piétinement idéologique de certains textes dans *Autour d'un foyer. Crise 2*. Je savais qu'il savait que l'unanimité complaisant ne nous avancerait à rien. C'est d'ailleurs ce pacte silencieux, je crois, qui a permis un hommage en ondes, senti et mérité, au flair du programmateur et à l'intuition du créateur lors de son départ du TNO.

La lointaine et mirifique masse critique

Malgré cette proximité familière, je ressens une certaine solitude à faire de la critique artistique à la radio publique dans le nord de l'Ontario. Les auditeurs sont là, je leur parle quotidiennement, mais ils ne se prononcent que rarement. Ce qui m'amène sur le terrain de l'engagement. A-t-il sa place ? Est-ce mon rôle d'aspirer à changer le cours des choses qui ne tournent pas rond ou encore d'aspirer à créer une rumeur, un *buzz* autour d'œuvres qui le méritent ?

En 2000, nous étions quelques-uns à vouloir mettre les auditeurs face à leur littérature. L'idée était simple : adapter le prix France-Inter à notre réalité. Cela a donné un jury de dix lecteurs, qui lisent en dix semaines dix œuvres franco-ontariennes publiées dans l'année, sous la présidence d'une personnalité publique. Ainsi est né le Prix des lecteurs Radio-Canada. La première année, nous avons accueilli 33 candidats-lecteurs pour le nord de l'Ontario, 60 en 2001 (le concours étant devenu provincial, incluant l'Outaouais québécois), 93 en 2002 et 105 l'an dernier. Depuis, j'ai la conviction que nous apportons du sens à une production qui recevait peu d'échos, que l'on contribue à organiser le chaos. L'exemple le plus visible et concret est la circulation des

livres en lice dans quelque cent bibliothèques de la province à chaque édition du prix des lecteurs Radio-Canada. François Paré, le premier président du jury, l'a bien dit : « Le prix crée une communauté de lecteurs ». La participation directe du public est, à mon sens, une pièce maîtresse dans le chantier culturel de l'Ontario français. Sentir qu'une collectivité a envie de lire, de se lire et d'échanger brise l'isolement et compense pour la masse critique qui ne se formera probablement jamais ici. La survie n'a pas besoin d'être misérable, elle peut être créative et stimulante. Tout en cherchant la reconnaissance ailleurs, il est nécessaire de faire connaître au moins nos meilleures productions ici, à notre échelle. Or, pour s'y intéresser, il faut y croire. Et pour y croire, il faut être dans l'action. En ce sens, l'engagement calculé a sa place tout à côté de l'objectivité.

La satisfaction est d'autant plus grande et nous avons l'air moins étrangers à nos propres réalités, quand Sylvain Cormier du *Devoir*, en parlant de Damien Robitaille, jette un regard sur « la sorte de chanson qui différencie les suiveux des créateurs d'univers »²; quand La Licorne reprend le spectacle *Du pépin à la fissure*, quand Jean Fugère réclame un prix des lecteurs pour le Québec et quand Chloé Sainte-Marie chante le « Grand grand besoin » de Patrice Desbiens. On se dit alors que tout ceci n'est pas vain, n'est pas provincial. Nous participons à l'Art, et peut-être même, apprenons-nous à nous connaître un peu mieux en chemin.

Après 7 ans à CBON, je suis loin d'avoir fait le tour du chantier. J'ignore quel sera le prochain projet. La dernière pierre posée a été la création collective du premier Salon du livre du Grand Sudbury, au printemps 2004. Non seulement plus d'une centaine de bénévoles et des dizaines de personnes engagées ont convergé pour préparer la fête littéraire, mais 15 000 visiteurs et 50 écrivains ont répondu à l'invitation. Tout cela vaut la peine d'être vécu et rapporté. Depuis ma première mission outaouaise, je suis retourné au Château Laurier. Et comme j'animais une table ronde avec des écrivains franco-ontariens au Ottawa International Writers Festival, on m'a fait l'honneur de m'inviter à CBOF pour en parler. La première question de l'animateur est tombée comme un pantalon trop grand :

– Est-ce qu'on peut *vraiment* dire que la littérature franco-ontarienne existe ?

Là, j'ai su quoi répondre.

– Sire Dagobert, elle existe parce qu'on s'y intéresse. Elle existe pour ceux qui la lisent. ■

Stéphane Gauthier est reporter culturel à CBON, la radio de Radio-Canada dans le nord de l'Ontario. Il a cofondé le Prix des lecteurs Radio-Canada et le Salon du livre du Grand Sudbury.

1 Laure Hesbois, « Mêle-toi de ce qui nous regarde » dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 55, n° 2, p. 125-129.

2 Sylvain Cormier, « Festival de la chanson de Granby – La formation mène encore au métier », *Le Devoir*, lundi 20 septembre 2004.